LA LUMIÈRE DIFFICILE

Du même auteur

Au commencement était la mer
Carnets Nord, 2010

L'Histoire d'Horacio
Carnets Nord, 2012

TOMÁS GONZÁLEZ

LA LUMIÈRE DIFFICILE

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE)
PAR DELPHINE VALENTIN

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Titre original : *La luz difícil*
Éditeur original : Santillana Ediciones Generales, S. L., 2012
© Tomás González, 2011
ISBN original : 978-84-204-1107-1

ISBN : 978-2-02-110745-6

© Éditions du Seuil, avril 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Dora

Si les portes de la perception étaient nettoyées, chaque chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est, infinie.

William Blake, *Le Mariage du ciel et de l'enfer* (1827)

Le monde est vacillant comme une maison en flammes.

Lin-Chi (866)

un

Cette nuit-là, j'ai passé beaucoup de temps éveillé. À mes côtés, Sara ne dormait pas non plus. Je regardais ses épaules brunes, son dos encore svelte pour ses cinquante-neuf ans, et trouvais du réconfort dans sa beauté. Parfois, nous nous prenions la main. Dans l'appartement, personne ne dormait, personne ne parlait ; de temps en temps, quelqu'un toussait ou allait aux toilettes et retournait se coucher. Nos amis Debrah et James étaient venus nous soutenir et s'étaient installés sur un matelas dans le salon. La petite amie de Jacobo, Venus, s'était couchée dans la chambre du garçon. Mes fils Jacobo et Pablo étaient partis deux jours plus tôt dans un van de Rent a Car à destination de Chicago, d'où ils avaient pris un avion pour Portland. À un certain moment, il m'a semblé entendre le faible murmure de la guitare d'Arturo, le troisième de mes fils, dans sa chambre. Dans

la rue, retentissaient les cris nocturnes du Lower East Side, les habituelles bouteilles brisées. À trois heures du matin, à peu près, sont passées, caverneuses, deux ou trois motos des Hell's Angels qui avaient leur quartier général à deux blocks de notre appartement. J'ai dormi presque quatre heures d'affilée, sans rêver, jusqu'à ce qu'à sept heures un spasme d'angoisse dans le ventre me réveille, à l'idée de la mort de mon fils Jacobo, que nous avions programmée pour sept heures du soir, heure de Portland, dix heures du soir à New York.

deux

J'ai embrassé Sara, je me suis levé, j'ai fait du café. Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à regarder le tableau sur lequel je travaillais alors. Il était trop tôt pour appeler les garçons, qui avaient passé la nuit dans un motel près de l'aéroport de Portland. Le sujet de ma peinture était l'écume que forme l'hélice du ferry quand, en quittant le quai, le moteur accélère dans l'eau verte qui bouillonne. La couleur émeraude de l'eau, je l'avais rendue pâle, superficielle, pensai-je, comme un bonbon à la menthe vitrifié. Je n'avais pas encore réussi à faire en sorte que l'on sente, sans la montrer, sans la rendre trop évidente, la profondeur abyssale, la mort. L'écume semblait belle, incompréhensible, chaotique, séparée et inséparable de l'eau. L'écume était bien.

À l'époque de ce travail, que j'avais commencé depuis déjà un an – durant l'été 1998 –, je passais des

jours entiers sur le ferry, allant et venant de Manhattan à Staten Island, encore et encore, parfois en buvant une bière, toujours en regardant l'eau. Je m'étais même lié d'amitié avec quelques-uns des musiciens ambulants des bateaux, et avec Louis Larrota (Luis Bancarrota, « la faillite », lui disais-je pour le taquiner, même s'il ne comprenait pas la blague, vu qu'il ne parlait ni espagnol ni italien), le dernier cireur de chaussures qui restait sur le ferry. Je l'entends encore claironner *Shine ! Shine !* le long des coursives du bateau. Ce cireur de chaussures avait chaque jour moins de clients, car la plupart des gens commençaient à porter des baskets. Lorsque le soleil se couchait, traversé de mouettes, après avoir flamboyé derrière les grues du New Jersey, je retournais à l'appartement.

Je me suis marié avec Sara lorsque nous avions tous les deux vingt-six ans. Nous avons vécu ensemble cinquante ans, jusqu'à ce que son cœur lâche il y a deux ans à peine. Je n'ai pas connu d'autres femmes, elle fut toutes les femmes. C'est difficile à expliquer et à comprendre, mais les femmes que j'ai désirées et qui n'étaient pas elle, celles que je n'ai jamais eues tout comme les rares avec qui je suis parvenu à coucher – sans que Sara le sache, bien sûr, ç'aurait été la fin –, étaient elle. Ces infidélités n'eurent lieu qu'au cours

de nos deux premières années de vie commune, quand la relation, qui souffrait encore de vides et de sérieux malentendus, attendait d'être consolidée. Ensuite, ma fidélité devint totale, sans effort.

Il y eut aussi des infidélités de son côté, je crois, mais elles n'advinrent, si elles advinrent, que de nombreuses années plus tard. Un jour, déjà à New York, je la vis dans une cafétéria, main dans la main avec une collègue de travail. Je l'interrogeai le soir même, elle ne nia ni n'avoua ; elle me dit seulement que les relations entre femmes seraient toujours un mystère pour les hommes. Cela ne m'apporta aucun soulagement, car il y a manière et manière d'être main dans la main avec une autre personne, mais avec les années j'ai fini par l'oublier, jusqu'à un certain point. La deuxième fois, ce fut lorsqu'elle partit en Jamaïque avec James et Debrah. Pour je ne sais quelle raison, je n'avais pas pu ou pas voulu faire ce voyage, et James laissa échapper une anecdote insinuant que Sara avait eu une aventure avec un garçon de l'île. Je l'interrogeai aussi, mais cette fois-ci elle me dit que j'étais fou, comment une idée pareille avait-elle pu me passer par la tête. Toutefois, aujourd'hui encore quelque chose me dit que l'aventure a bien eu lieu. Sara n'était pas timide, loin de là, surtout si elle avait bu quelques verres. Cela me blessa fort

longtemps, que ce fût vrai ou non, et me remplit d'une profonde tristesse, mais je finis aussi par la surmonter.

Jalousie, peut-être.

En tout cas, seul l'âge bien avancé diminua le désir que nous avons toujours eu l'un pour l'autre. Je n'ai jamais su faire la différence entre amour et désir, si bien que je peux dire que, toute notre vie, nous nous sommes beaucoup aimés. Et j'étais toujours heureux de la retrouver, même si la séparation n'avait duré que quelques heures. Quand je rentrais à la maison, de retour du ferry, elle était déjà revenue elle aussi de l'hôpital où elle travaillait, et nous bavardions à demi allongés sur le lit ; je lui racontais ce que j'avais aperçu dans la mer, puis j'allais voir comment allaient Jacobo et les garçons.

trois

Nous étions arrivés à New York en 1986. En 1983, nous avions quitté Bogotá pour Miami, où nous sommes restés finalement trois longues années, ce que je ne regrette absolument pas, car elles ne furent pas désagréables. J'avais connu Miami et les Keys lors d'un voyage précédent, et je voulais les peindre. On peut dire que je suis allé à Miami en quête d'eau et de lumière. Nous avons tous les deux beaucoup profité de la mer pendant ces trois ans, même si nous souffrions de l'étroitesse d'esprit du Miami de cette époque. Finalement, nous nous sommes résolus à partir avec nos trois enfants à New York.

À Miami, j'ai peint une série de paysages à l'huile, des études de la lumière et de l'eau, quinze tableaux de deux mètres sur deux, dont je fis une exposition à Key West, et qui se vendirent vite et relativement bien.

Certains étaient des représentations abstraites de la mer telle qu'on la voit depuis la route des Keys ; d'autres, de la mer à Miami : d'El Farito, de Crandon Park et du centre. À peine arrivés, Sara et les enfants s'étaient acheté un tout petit catamaran et ils naviguaient les week-ends, sans bien s'éloigner de la côte, disons plutôt en frôlant le sable, mais ils s'amusaient autant que s'ils avaient traversé l'Atlantique.

À Miami, j'ai eu quarante-trois ans.

Plus tard, les rares et très chers amis que nous avions là-bas nous dirent que la ville connaissait une réelle transformation, qu'elle était devenue moins provinciale, que les *rednecks* étaient partis, que l'arrivée de gens venus d'autres pays avait amélioré l'atmosphère et même que la nouvelle génération de Cubains était un peu moins obtuse et asphyxiante. C'était bien possible. Malgré tout, ni Sara ni moi n'y serions retournés. Les enfants non plus n'en auraient pas eu envie, eux qui après deux ans à New York n'étaient déjà plus vraiment des enfants : Jacobo avait dix-huit ans et allait entamer son premier semestre de médecine à New York University ; Pablo, à seize ans, était dans un lycée alternatif au croisement de la 23e Rue et de la 8e Avenue avec des gamins portant des anneaux dans le nez et aux oreilles, et regardait déjà les brochures des universités, et Arturo,

à quatorze ans, avait absolument tenu à s'inscrire à *La Salle Academy* – dont les bâtiments étaient situés sur la 2e Rue et *près* de la 2e Avenue –, pour la seule raison qu'elle avait ses locaux à un block à peine de l'appartement que nous habitions après celui de la 101e Rue, et qu'il avait ainsi plus de temps pour dormir. Se coucher tard, se lever tard, jouer de la guitare et dessiner sans cesse, voilà ce qui lui plaisait à ce moment-là. Bref… L'épisode de la Floride fut agréable le peu de temps qu'il dura, mais aussi largement suffisant. Je parvins à travailler convenablement ; d'une certaine façon l'ambiance rustre et inculte qui régnait dans le Miami de cette époque m'aida même et je pus m'immerger totalement dans la bulle qu'est en fin de compte mon travail – ou plus précisément qu'était mon travail, puisqu'il y a maintenant près d'un an et demi, à soixante-seize ans passés, ma vue a commencé à se détériorer, j'ai cessé de peindre et me suis mis à écrire à l'aide d'une loupe.

À New York, nous avons d'abord vécu dans un tout petit appartement de la 101e Rue Ouest, à un block de Central Park. Le parc était l'unique avantage de l'endroit, qui se trouvait à la frontière d'un ghetto de Latinos défavorisés où il y avait beaucoup de raffut la nuit, beaucoup de bouteilles brisées, d'insultes à pleins poumons en anglais et en espagnol, une épaisse brume

humaine qui m'empêchait de dormir – d'autant plus que je venais de Miami qui semblait bordée de terrains de golf. Quant à peindre, même pas en rêve. Les premiers mois à New York furent difficiles, vraiment difficiles, pas pour Sara ni pour les enfants, mais pour moi, qui avais un besoin absolu de lumière, d'espace, de silence et autres bêtises que l'on s'invente à cet âge pour se compliquer la vie.

À cette époque, je ne voulais être ni à Miami, ni à Bogotá, ni à Medellín, ni là sur la 101e, ni nulle part ailleurs. Je sortais tôt me promener dans le parc pendant des heures et me répétais que je devais me remuer, me mettre à travailler, montrer un visage plus joyeux à Sara et aux enfants, qui étaient heureux à New York, même si mon accablement les inquiétait. Sara, qui avait trouvé un emploi de conseillère dans un hôpital – en Colombie, elle avait obtenu un diplôme de sociologie –, se rendit compte que c'était le quartier où nous vivions qui affectait mon moral, son ambiance de ghetto peut-être, et sans aucun doute le manque d'espace de l'appartement. Dans le salon, le pied du chevalet touchait presque le dos d'Arturo, étendu par terre avec sa maudite Nintendo ; et lorsque les trois enfants étaient à la maison, le bruit considérable qu'ils faisaient, ajouté à celui de la rue, me poussait à abandonner chevalet

et peinture et à sortir dans le parc pour regarder les arbres.

J'aimais les arbres de Central Park, quand bien même ils m'inspiraient une certaine nostalgie de mon pays, des forêts d'Urabá, que je connaissais si bien, l'un de mes frères ayant possédé une ferme par là-bas, où il avait trouvé la mort. Ceux-ci étaient beaux, sans aucun doute, des ormes et des chênes très anciens par exemple, mais presque comme des miniatures, comparés aux ceibas et aux espavels d'Urabá, et me rendaient un peu triste. En résumé, quand je n'étais pas dans le parc, c'est que j'étais parti à Coney Island, à une heure environ en métro, que je découvris rapidement et qui m'éblouit, comme tout le monde. (Il existe une photo de Freud sur l'esplanade en bois, ébloui lui aussi, je crois.) Plus tard, une fois dans l'appartement de la 2e Rue, j'ai commencé la série de marines de la baie de New York, parmi lesquelles celles de la mer à Brighton Beach et à Coney Island.

Un soir, en revenant du travail, Sara m'a dit :

– Tu veux voir un appartement qu'on me propose de louer ? Il est plus bas, à côté de Houston. Deuxième Rue et 2e Avenue. Grand. Délabré. Cher. Les fenêtres donnent sur un magnifique cimetière. Marble Cemetery, c'est son nom.